

Bernard Vouilloux

Figure du témoin sur le seuil

C'est depuis le commencement et toujours à nouveau que l'instant en vient dans le temps à sa chute. Et cette chute où le temps arrive comme à sa limite est, dans l'instant qui vient, le rythme même du passage de l'instant dans le temps : témoin chaque être sous sa face. Prescription infinie du temps recommençant en chaque instant : être l'instant pour s'arracher au temps, à ce qui laisse être le temps un instant : l'obligation :

où le monde se déploie sous ses faces, un seul monde sous chacune : tous les instants en un seul, chacun se liant d'un coup dans la stance à l'un du temps : ni advenus ni à venir. Et le calcul de l'échéance sous la loi du nombre : un seul nom pour chaque être, un seul être pour chaque instant : que l'instant vienne et en lui le nom, tous deux requis à la séquence par la loi : à venir sans retenue.

Ceci d'un souffle.

Chaque être sous sa face est lié à la venue de l'instant. Et c'est en chacun que nous en venons à mourir : mourir à l'instant pour devenir le non-instant qui arrêterait la suite des êtres au long du temps, chacun sous sa face à l'instant : mourir à chacun, être la mort du témoin qui nous assigne sous le signe du temps : et mourir sans jamais être mort, sans cesser de mourir, oui, mourir, n'être que mourir, d'être à chaque instant.

Être dans l'oubli la venue de l'instant : chaque être sous sa face, venant dans l'instant sous la figure une s'envisageant.

Ce qui vient dans l'instant : donne : ce qui fend le temps : rime.

Une vient, figure de l'instant sans nom et qui est cela que sont tous les êtres qui en proviennent : paire et scissipare, et cela depuis que le temps a toujours recommencé : fendue, et une : cela, et d'autres choses. Alors celle qui vient vient à l'instant, et tu es le seuil que tout son corps use au passage.

Une vient et n'arrive pas, pour être toujours chaque fois à nouveau celle qui vient sans advenir : une qu'il faut prendre dans l'instant de sa venue.

Elle, l'une, se dit de ce qui, venant, ne cesse de venir : prise dans la venue qui est venue à cet instant, sur ton seuil, au croisement de son passage et de ton évidemment s'ouvrant à l'instant : passant dans l'aire de sa venue et venant dans le vide de l'instant que tu ne vois pas venir.

Tu es l'instant du seuil, cette pierre d'onction qu'à prendre l'une chaque fois en son temps, tu polis aux courbes des corps, brunis au grain des peaux, lisses au frottement des membres et creuses au vide de chaque instant, évêdes aux formes de chacun de ces corps pris sur le seuil au croisement de leur plénitude et du vide que tu es à l'instant de la prise : pris dans la prise qui n'a ni commencement ni fin, prise de l'instant prenant dans la pierre, seuil au seuil du temps, à sa césure, dans le dehors de tout dehors, barre de pierre au bord du temps, que la mémoire se destinera monument.

Tu es le seuil où vient battre chacune, qu'entame sa venue, quand le geste est ensemble définitivement clos, qui élide tout reste, annule tout excédent, sur la pierre incurvée, et lissée et polie de l'échange : à cet instant, l'un l'autre sont, sans interstices, pris dans la prise qui n'a prise que sur eux : sans prise sur le temps qui n'a prise sur eux : tournés chacun sur soi, sur cette part de l'instant qui ne tient pas, ne se tient pas en soi-même.

Tu es le seuil, et le seuil est l'usage du geste dans l'échange, passage de ce qui ne tient pas même à l'instant. Vide du seuil quand aucun parfum ne se laisse pressentir qui imprègne le seuil et lui donne nom de lieu, lui tenant lieu de nom et le rivant à un nom : aucun parfum qui, adombrant le corps de celle qui vient, te fasse dire qu'une, et telle, arrive : aucun signe pour t'accorder à un savoir, en vue d'une rive.

Office de ténèbres au là du seuil : aucun parfum qui puisse être dit une trace, de par sa chair, vapeur effumée, comme un signe, un autre nom pour elle et qui, diffusant d'instant en instant, la fasse resurgir de leur flux retraversé jusqu'à ce seuil qu'elle entame : parfum de mort, à décorcer, à faire éclore pour en embaumer chaque instant : nom absolu échangeant indéfiniment le

temps dans les limites de l'aine, de l'aisselle et des cheveux, de la saignée du genou et de la racine des seins retenu en amont d'où il ne cesserait de fluer pour t'emplir, la faisant resurgir : parfum de son nom confondu dans les faces de son corps.

L'un l'autre se figurent : vides, sans destination, pas même destinés à tout ce qui passerait ou à rien : prostitués à l'instant, sans y tenir, sans en garder trace, prostitués à la prostitution de l'instant, disant : être le seuil, la pierre usée à cet instant, l'usure de la pierre et l'usure de l'instant, et recommencer sans répéter, disant : tiens-toi dans l'instant, sois dans l'instant sa tenue sans tenir à rien qui reste.

Seuil est l'instant : et le deuil sans nom de ce nom de temps donné en échange à ce qui se fait annoncer d'un parfum.

L'instant lui-même est l'oubli de ce nom et de son propre nom à lui : instant sans nom de la figure s'envisageant : oubli du nom de mémoire, de son théâtre d'ombres. La figure de l'instant ne sera jamais proprement cette figure : fiction, celle-ci aura donné son nom à l'instant, l'aura changé contre le vide de l'instant, le dénommant, le figurant.

Celle qui vint ne fut, témoin de l'instant, que comparse s'affairant à l'orée de la scène, au seuil incertain où l'obscurité ne cesse de commencer en pleine lumière, sur la frange de ce monde brillant où parlent les vivants, le corps s'exposant à la clarté, le visage présenté à l'obscur, lèvres gonflées, bouche proéminente, souffle court.

Vous êtes appelés aux gestes des muets, vous frayant un passage dans l'ombre claire-obscur, tentant de l'écartier et vous y engluant, pris dans l'épaississement de la parole et de la lumière : appelés aux signes muets du seuil, à l'adieu d'un geste ambigu cillant le fond de la scène, comme pris dans l'instant qu'il sédimente, emplit de son reste, surcharge d'excédent : appelés au tâtonnement d'instant en instant, solidaires de ce seuil vide hors du temps, s'affaissant, usé, entamé et lesté, s'effondrant, d'un reste jamais épuisé.

Et le temps est la répétition de tout instant que l'instant venant n'est pas : le rythme où se résoud la donne.

Et le temps passe dans ce passage que tu es, et tes bras ne peuvent le contenir, il te cerne, il entrave tes gestes, contraint ton corps, abat tes épaules, plie tes coudes, tourne tes poignets, recourbe tes doigts, il t'assujettit à sa forme et t'informe à son projet.

Le vent souffle sur ton seuil, sur tes membres cloués au seuil, dans les interstices de ton corps qui n'est plus que le contour plein et fixe donné au vide entre tes membres, entre tes bras et tes flancs, entre tes coudes et tes côtes, au vide entre tes jambes. Et le vent qui souffle n'est pas dispersion mais brassage ressassant où tourbillonnent les signes qui t'assaillent sur le seuil et te clouent au deuil d'un seul nom.

Sans voix, cloué au nom, au seuil du temps, de tous ces signes que le vent chasse entre tes bras, assigné à plus rien qu'à des signes : le seuil n'est plus que le signe de la répétition du nom, le nom la répétition du signe. Tu n'es plus que l'impossibilité de l'instant, l'impossibilité d'être autre que le nom, l'impossibilité d'être hors des noms, hors du temps qui les relie et les déroule, et qui est ensemble la totalité non finie du reste et la totalité non finie de l'excédent, la totalité inexhaustible des signes qui excèdent l'instant et le reversent dans le temps, le réservent pour le temps.

Dans le temps des noms y a-t-il place pour mémoire de ce qui n'a pas nom, n'est pas mémoire et de quoi se puisse le rappel ?